

LETTRES CHOISIES D'ARTHUR DULLIER À SA FAMILLE EN 1917

18 mars 1917

Arthur écrit : « Jeanne [que nous découvrirons plus loin] qui m'écrit toujours aussi assidument m'a dit qu'elle aurait bientôt du tabac de soldat ». Il se déclare blessé par le courrier de ses proches : « Je vous en prie, ne m'écrivez pas de lettres semblables aux deux dernières que j'ai reçues : tellement sèches que vous m'avez fait mal au cœur. Comme dans une lettre postérieure datée du 15 avril, Arthur déclare son goût pour le labour : « Voici les beaux jours qui reviennent je vais commencer à sortir ma charrue et de nouveau labourer »

2 avril 1917

Arthur s'inquiète de ne pas recevoir de courrier. Il déplore son mauvais état de santé : « j'ai mal à la tête, je suis fatigué : ces derniers temps, j'ai souffert atrocement des dents ». Il demande des condiments, des haricots et du lard.

Il recommande à ses parents avec un luxe de détails : « Sitôt que vous aurez reçu cette lettre, enoyez deux mots à ma cousine Jeanne [probablement sa future épouse Jeanne Gilles fille d'un garde forestier comme nous le verrons plus tard] pour la remercier de sa correspondance assidue et ajoute : « Dites-lui bien qu'elle me fasse parvenir une bonne provision de tabac de soldat [L'état de garde-forestier, tout comme celui militaire ou de gendarme, comportait alors une allocation gratuite de « tabac de troupe »]; pour cela elle devrait vous l'envoyer, et vous me l'expédier dans un gros colis : les colis postaux, ne parvenant pas aussi sûrement que les gros »

Il voit loin et prévoyant la fin de la guerre, il demande à son père : « Quand la guerre sera finie, il y aura une liste de changements dans la liste de personnel enseignant de la Côte-d'Or : pour ma nomination, occupez-vous à l'avance et demandez pour moi le poste de St-Seine [Saint-Seine-en-Bâche sans doute] qui sera vacant. Je tiendrais particulièrement à l'avoir. »

15 avril 1917

Arthur loue les joies du paysan : « Moi, la culture me plaît bien et je suis seulement heureux quand, par un beau temps je suis à labourer. J'ai appris à labourer, et, ma foi, sans vanterie ni forfanterie, je fais d'assez joli travail ». À propos de Jeanne il écrit : « Faites lui donc parvenir ma photo : je lui en avais envoyé une qu'elle n'a pas reçue. »

19 août 1917

Après avoir évoqué les travaux de menuiserie dont son père lui a parlé, Arthur lui déclare partager la même passion et lui demande de conserver pour son retour des planches de noyer afin qu'il puisse en faire un lit.

Arthur parle aussi d'un de ses camarades de captivité : « Je reviens à ce camarade que j'aime comme un frère pour son honnêteté... « qui s'appelle Lanaud » qui « était en dernier lieu instituteur à Beaune » et qui « a été fait prisonnier à la même date que moi »

16 septembre 1917

« D'après vous, vous espérez bientôt me revoir ». À ce propos, il fait sans doute référence aux échanges de prisonniers par l'entremise de la Suisse, pour des raisons sanitaires entre autres.

Il est de retour au camp pour raison dentaire : « La dernière quinzaine j'ai horriblement souffert des dents : aussi, j'ai pris fiévreusement le chemin du camp pour me faire soigner deux imbéciles de molaires qui troublaient mon repos. » Il a retrouvé au camp son camarade Lanaud qui perturbe la rédaction de sa lettre avec son violon ! Jamais content Arthur !

Il adresse plus loin à ses parents cette remarque sibylline : « Vous avez reçu ma boîte individuelle me dites vous. Alors vous connaissez à présent toute l'histoire amoureuse de mes jeunes années de soldat ». Il s'excuse alors de ne pas s'en être ouvert à sa famille et promet de s'en expliquer à son retour. Cette mystérieuse « boîte individuelle » est sans doute le colis contenant ses affaires personnelles laissées à la caserne du 21ème RI à Langres au moment du départ de son régiment au front en août 14. À la fin de la lettre il déclare : « Si seulement le rapatriement dont on parle à si grands échos se réalisait ». Nous verrons plus loin qu'Arthur devra attendre bien longtemps la réalisation de son souhait !

UN BAUER KOMMANDO D'APRÈS MARIX ACTIVITÉ PRINCIPALE D'ARTHUR EN 1917



15 octobre 1917

Arthur raconte après coup, près d'un an après, un accident dont il a été victime et dont il n'a pas parlé jusque-là « pour ne pas vous [ses parents] mettre dans l'inquiétude ».

Il écrit à ce propos : « Reportez vous à ma correspondance de fin Xbre [décembre]1916 et janvier 2017. Vous pourrez remarquer que lettres et cartes sont mal écrites. Eh bien ! voici la raison, la veille de mon anniversaire, c'est-à-dire le 22 Xbre [décembre] j'ai eu la bêtise de me faire prendre l'index de la main droite dans un engrenage. Toute la moitié de la première phalange est restée entre les deux roues dentelées [sic] d'une machine à broyer le foin mettant l'os et le nerf à nu. J'ai resté huit jours sans dormir, mais je n'ai pas lâché le travail et 2 mois après mon doigt était guéri sans qu'il était besoin de me couper la 1ère phalange [...] tâchez de vous procurer un doigt en caoutchouc en forme de dé s'adaptant en forçant et me garantissant l'extrémité.. »

Ces propos vieux de plus d'un siècle sont bien éloignés de l'attitude générale actuelle face à la douleur !

30 novembre 1917

Impressions d'hiver d'Arthur : « Voci l'hiver arrivé : un vent d'une extrême violence a apporté avec lui une neige froide, glaçante même, mêlée de pluie et de grésil. Triste temps pour nous autres, et pour mon compte personnel je sais bien que 100 Marks je les donnerais volontiers si je les avais, si je pouvais pousser la saison de 5 mois en avant. »... « Si j'avais une lumière je pourrais un peu me distraire par la lecture ou par un petit travail manuel ? Si bien que je suis obligé, comme les poules, d'aller au lit dès qu'il fait nuit. »... « la semaine dernière j'ai reçu tout à la fois quatre lettres de Jeanne [voir plus haut]. Il y avait fort longtemps que je n'avais rien reçu d'elle »

18 décembre 1917

Cette lettre qu'Arthur qualifie à la fin d'« importante », nous a semblé d'un grand intérêt. Nous ne l'avons pas reproduite intégralement en PDF pour préserver dans une certaine mesure l'intimité d'Arthur.

Nous nous permettons cependant de citer certains de ces passages témoignant des rapports d'autorité entre le père Hippolyte et le fils Arthur.

Arthur cite entre guillemets les propos de son père exprimés sans doute dans une précédente lettre à son fils : « J'ai lu quelques lettres de ta cousine ; elles sont charmantes de cœur et d'esprit ; je pourrai me soumettre à tes raisons peut-être, quand nous discuterons l'affaire à ton retour, vis en espérance ».

À cet avis paternel, concernant de façon évidente une union possible entre Arthur et sa cousine Jeanne, citée à maintes reprises dans de précédentes lettres, Arthur répond avec respect et courage : « Ces bonnes paroles sont les meilleures que vous puissiez m'adresser [...]. Sur ce point, mes idées sont absolument arrêtées, mais de ma vie je n'irai contre les vôtres, vous pouvez m'en croire ; la seule réponse que je pourrais (et peut-être, je pourrai) vous adresser c'était la suivante : « L'un ou rien du tout ». Voyez que je suis franc et que je ne vous la laisse pas deviner »

ARTHUR, SON ÉPOUSE JEANNE ET LEUR FILS GEORGES DANS LES ANNÉES 1920



Claude SPERANZA